



## Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec

1991

**Nicole Brossard**

Monsieur le Président, madame la vice-présidente, membres de l'Académie, je vous remercie de m'accueillir parmi vous. Cher Claude Lévesque, merci de vos paroles chaleureuses. Je suis touchée que ce soit un philosophe qui me présente à cette assemblée. Chère Marguerite, ma mère, chers amis et chères amies, merci de votre présence.

Je suis émue et honorée d'être accueillie comme nouveau membre en cette Académie des lettres du Québec, car, dans cette appellation, j'aperçois des visages amicaux, je peux saluer une histoire littéraire et imaginer un lieu de paroles où chacun et chacune sait initier des propos aptes à nous faire réfléchir sur l'état du monde. J'ajoute aussi que devenir membre d'une académie dont les poètes Alain Grandbois et Rina Lasnier furent parmi les fondateurs contribue aussi à m'émouvoir. Il y a là un filon qui me permet de penser la continuité et la transformation d'une histoire littéraire qui, dans mon cœur, passe beaucoup par la poésie, ce haut lieu de langage où notre intelligence de la réalité s'enflamme, s'inquiète, s'affine de ce qui, en nous, pleure, se souvient, désire et imagine; la poésie que je conçois comme un point d'entrée dans le monde, non pas du rêve mais de la réalité, de sa complexité, de son opaque transparence jamais résolue.

Également, j'éprouve un sentiment de fierté d'entrer dans une académie qui à elle seule a sans doute accueilli plus de femmes en son sein que toutes les Académies du monde francophone réunies, une académie aussi où se côtoient plusieurs générations. Certes, je suis une femme du présent, mais je suis fascinée par l'histoire qui entre dans la composition des mots avec lesquels chaque génération témoigne de son angoisse, invente son espoir, modifie le récit collectif. Il y a quelque chose d'émouvant à observer la mémoire collective f rayer son chemin entre la morale et l'esthétique de chaque génération, à voir se refléter dans nos propres vies la manière dont les poètes ont de tout temps cherché à renouveler la posture du corps et de l'esprit devant la mort et la solitude. Mais en préparant l'*Anthologie de la poésie des femmes au Québec*, je me souviens avoir pensé à quel point chaque géné-

ration est relativement confinée dans des thèmes, des métaphores, des comportements rhétoriques et stylistiques. J'imagine le tourment qui ouvre des brèches dans l'histoire. Le délire qui consume les lieux communs. J'imagine l'urgence intérieure qui oblige à liquider les truismes d'une époque. Aussi, il m'arrive de penser que la littérature est le fruit d'un déplacement de l'appartenance dans une appartenance qui invente son horizon. Je me déplace toujours à partir des mots de mon appartenance et en cela j'ai besoin des générations qui me précèdent.

En apprenant ma nomination à l'Académie, je ne me suis pas demandée qu'ai-je donc écrit qui me vaille un tel honneur, mais bien qu'ai-je donc lu qui m'amène ainsi au milieu de vous. Aussi j'imagine qu'il me faudra dire d'où je viens et sans doute aussi les valeurs, les influences et les espoirs qui ont guidé mon parcours d'écriture. Car, c'est la moindre des choses quand on accueille un nouveau membre que de savoir à qui on a affaire.

Pourtant, je dirais que, d'une certaine manière, les aînés savent peut-être mieux que moi d'où je viens, car si je dis que j'avais cinq ans à la parution du *Refus global* et du *Vierge incendié*, que j'en avais six quand on emprisonna **La Famille**, une sculpture de Robert Roussil pour cause d'obscénité, et que j'allais avoir onze ans quand Jean-Guy Pilon publia *Les Cloîtres de l'été*, c'est vous qui saurez reconnaître les bruits, les mots d'amour et de révolte, la saveur et l'odeur de cette époque. Moi, je commence à me souvenir quand, au petit écran, Tarzan meurt entre les bras de Ciboulette, quand le poète Michel Beaulieu publie mes premiers poèmes dans le supplément littéraire du *Quartier Latin*, lorsque j'achète les œuvres complètes de Mallarmé et les premiers numéros de la revue *Parti Pris*, quand les poètes Gilbert Langevin, Juan Garcia, Serge Legagneur et Roland Morisseau lisent leurs poèmes au Perchoir d'Haïti, lorsque le professeur Réginald Hamel installe dans la tour de l'Université de Montréal son Centre de recherche et de documentation en littérature canadienne. Au fond, je commence à me souvenir quand tout devient possible et que l'enthousiasme devant le futur n'en finit plus de me donner des idées, le goût d'écrire et la conviction que « désormais » la littérature québécoise...

Il faudra aussi que je dise mon émerveillement à la lecture des *Elégies de Duino* et des *Sonnets à Orphée* de Rilke, de *Noces* et de *L'été* de Camus, de *Paulina 1880* de Pierre Jean Jouve. Il faudra que je raconte ma surprise et mon trouble lorsque par un bel après-midi d'automne je tombe littéralement sur la première phrase de *Prochain épisode* : « Cuba coule en flammes dans les eaux du Lac Léman pendant que je descends au fond des choses ».

O! qu'elle m'excite cette petite phrase dans laquelle une île d'Amérique aux contours fortement connotés de politique, vient s'apaiser ou enflammer des eaux dont l'écho déploie dans la mémoire les images luxuriantes d'un autre temps, d'une autre littérature. Je sais alors qu'il vient de se passer un événement important dans ma littérature. Je pense que ma littérature existera d'un croisement fertile entre la configuration rêvée d'un ailleurs mythique et celle d'un présent polymorphe qui traverse réellement le corps d'écriture. Puis, tout s'accélère avec la lecture en alternance des textes littéraires et des textes critiques : *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, *L'espace littéraire* de Maurice Blanchot, *Le Plaisir du texte*, *L'Empire des signes* de Roland Barthes. Je viens de là où Mallarmé conclut : « tout, au monde, existe pour aboutir à un livre », je viens de là où Blanchot affirme : « Quand écrire, c'est se livrer à l'interminable, l'écrivain qui accepte d'en soutenir l'essence, perd le pouvoir de dire "Je" ». Je viens de là où Hubert Aquin demande : « Mais pourquoi suis-je à ce point sensible à ce problème de l'originalité absolue? »

Mais je viens aussi de la lecture des *Chambres de bois* et des *Poèmes* d'Anne Hébert, de *La Nuit* de Jacques Ferron et de cette affirmation de Gaston Miron dans *Le Poème et le Non-poème* : « le poème, ici, a commencé/d'actualiser/le poème, ici, a commencé/d'être Souverain ». Puis chaque année apportera son nouvel arrivage de recueils : ceux de Michel Beaulieu, de Paul Chamberland, d'André Roy, de François Charron, de Claude Beausoleil. Je viens de là où l'énergie est à son comble dans les textes, dans les discussions, au milieu de la fête. Je viens de là où on prend la littérature au sérieux parce qu'elle est en soi une valeur, une garantie de lucidité et de changement.

Je viens de là où Montréal commence à exister dans les pensées, les émotions et les livres comme un lieu qui abrite la fébrilité de nos vies multiples. Je suis d'ici où la langue en s'urbanisant produit des sensations fortes, devient propice à mille transgressions et audaces et surtout, permet de dessiner les premiers contours de ce que nous appellerons la modernité québécoise. Je viens de là où toute une génération exhibe un incommensurable appétit de connaître, une génération qui écrit simultanément québécois et français en prenant élan de son américanité. Je viens de là où la Langue s'enflamme au contact de nos intentions iconoclastes, de nos « lèvres urbaines ». Je viens de la certitude que le mot avant-garde ajoute de la saveur et de la responsabilité à la composition du désir. Je viens d'ici où on dit « littérature québécoise » sans avoir peur de se tromper.

Puis, à nouveau, le temps s'accélère. Je fais une femme de moi et je deviens mère. Je lis les textes féministes de Kate Millett, de Shulamite Firestone et de Ti-Grace Atkinson et tout cela me convient parfaitement. Je viens de là où il y a des parleuses, des femmes rompues,

des amazones, des Simone de Beauvoir, des Virginia Woolf, des Gertrude Stein, des Djuna Barnes, des Louky Bersianik. Je viens de là où s'inquiéter de la violence, du mépris et de l'injustice envers les femmes, oblige à s'interroger sur cette humanité que l'on dit humaniste, incite à repenser les construits imaginaires que sont la réalité et la fiction.

C'est là où la conscience féministe multiplie les battements du cœur que j'ai appris à mes risques et périls à soupeser le poids des mots, à questionner leur aura. Je viens de là où il m'a fallu détricoter les mensonges, les fantasmes et les délires noués très serrés comme un collier de dressage autour du féminin. Je viens de là où aimer l'autre femme transforme le sujet d'intérêt et le fait couler d'abondance dans une autre dimension. Je viens de cet espace affranchi où nous sommes plusieurs à retrouver le pouvoir de dire et d'« écrire *je suis une femme* est plein de conséquences ».

Mais, somme toute, je ne suis peut-être que d'un seul lieu : celui de l'écriture et de son mystère toujours renouvelé au milieu des certitudes exigeantes, des utopies flamboyantes et des doutes fertiles. L'écriture où d'un seul trait de plume le monde peut s'assombrir ou s'enflammer, s'engouffrer noblement dans un horizon incertain ou réapparaître en gros plan sous nos yeux toujours étonnés que la beauté du monde soit si simple lorsque d'une seule phrase, on peut la faire exister. Et trembler de l'avoir fait exister un instant trop court. Bien plus qu'une femme de lettres, je suis une femme d'écriture, c'est-à-dire qui croie que la langue est une source inépuisable de permutations ayant pour effet de multiplier nos chances de comprendre la composition de nos rêves, de nos extases et de nos frayeurs ainsi que les vies partiales et superstitieuses que nous portons en nous comme désir d'éternité et de beauté.

Je crois en l'écriture parce qu'elle seule peut faire apparaître, peut retenir et distribuer dans la langue des séquences sémantique et des vues de l'esprit que ni la parole, ni le flot des pensées, dont la vitesse est effarante, n'ont le temps de composer. Michel Serres écrit dans *Le Contrat naturel* : « oui, nous sommes archaïques dans les trois quarts de nos actes et pensées ». J'ose formuler que l'écriture est peut-être la seule activité où nous pourrions ne pas l'être. L'écriture est bel et bien du côté vivace de la conscience. De là, le tourment qu'elle engendre, l'inquiétude séculaire qui hante les œuvres littéraires, mais de là aussi les images nourricières façonnées à même l'alternance des oui et des non que nous formulons constamment devant la vie, par amour et par souci de vaincre les formes désastreuses de la haine et de la violence.

Je vous raconte tout ceci mais, oui, je l'avoue, il m'arrive de penser que la littérature telle que nous l'avons connue, c'est-à-dire révélatrice de l'âme humaine et de ses étranges comportements, productrice de récits incroyables et de sentiments inavouables, haut lieu de la précieuse liberté d'expression et de penser, bref cette littérature perdra sûrement de son influence dans la cité où désormais une image efface mille mots, où la réalité et la fiction arrivent ex-aequo à faire la preuve de nos malheurs, où les mémoires des groupes de pression ont remplacé les manifestes, où nourrit de projets individualistes, il nous est de moins en moins possible de rêver collectivement et où (je cite ici Michel Serres) « Nous voici parvenus à de telles tailles que nous existons enfin physiquement ».

Ceci, je le dis sans nostalgie car la littérature n'en continuera pas moins à révéler à travers nos « utopies de langage » (Roland Barthes), ces vues imaginaires et ces paysages troués de silence que la passion des mots insiste pour insérer dans la langue comme la preuve répétée que « Dans un pays tranquille nous avons reçu la passion du monde » (Anne Hébert). Et pour qui voudra encore prendre le temps d'écrire et de lire, nos « utopies de langage » continueront de valider une activité dont le sens reste essentiellement ouvert.

J'entre à l'Académie en disant que je veux continuer de penser en français et au présent mon appartenance à un monde que je sais éclater, léger et encombré, toujours aussi violent et cruel qu'au temps de Brueghel, de plus en plus déréalisé, somme toute un monde inquiétant. En 1970, j'écrivais : « Comprendre est un séjour ». Soit, j'accepte de séjourner là où le rêve fuit dans les contours de l'ombre, là où les questions tourmentent.

Je suis une femme du présent et j'écris partout où la vie va son parcours de répétition, là où elle s'acharne à reproduire la forme atavique de l'angoisse, à s'inventer un futur dans les variables du désir. J'écris pour faire acte de présence dans la langue. Pour que le vivant l'emporte. Que dans l'épreuve du vivant les mots soient fureur d'où jaillissent mille présences suggestives qui tombent bien au milieu des pensées.

J'écris parce que c'est dans la langue qu'il faut deviner, gagner notre humanité. J'écris parce que le présent est incommensurable, habité en permanence d'aubes et de nuits, de siècles et de civilisations. Précieux présent qui garde les sens en alerte, présent comme un récit au milieu des analogies, présent qui fait son miroir, présent qui traque en nous le personnage.

Nicole Brossard